

LES

ROSAIRE

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Couvent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. IV, No 6. Juin 1898

VIGNOBLES CANADIENS

Comté d'Essex, Ont.

ERNEST GIRARDOT & CIE, Propriétaires.

VIN DE MESSE approuvé par Son Eminence le Cardinal Taschereau, par Mgr Fabre et les autres évêques du Canada, employé dans presque tous les Evêchés de la puissance et aussi dans presque tous les collèges de la Province de Québec. VIN DE TABLE de première qualité.

Satisfaction garantie. Nous expédions directement de nos caves. Pour prix et autres informations s'adresser à Messrs. J. L. Mentreuil, Lévis, ou à L. T. Trempe, Sorel, qui sont nos agents autorisés pour la Province de Québec.

ERNEST GIRARDOT & CIE.

SANDWICH, ONT.



E. LAMARCHE,

**Bijoutier-
Opticien,**

RUE CASCADES,

St-Hyacinthe.

— ASSORTIMENT COMPLET DE —

Bijoux, Montres, Horloges, Argenteries,
Etc., Etc.

Spécialité : Lunettes Or, Argent et Nikel.

REPARATIONS FAITES AVEC SOIN.

PHARMACIE OSTIGUY

195 RUE CASCADES

ST-HYACINTHE.

Téléphone No. 60.

— SPÉCIALITÉ —

Medicaments Français et Articles de Toilette.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

ST-HYACINTHE.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE JUIN.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 1 Octave de la Pentecôte (Quatre Temps.)
- 2 Octave.
- 3 Octave. (Quatre Temps)
- 4 Octave. (Quatre Temps.)
- 5 1^{er} Dimanche du mois. S.S. Trinité. Indulg. plén.
du Rosaire et du S. Nom de Jésus.
- 6 S. Norbert, E. C.
- 7 S. Léon le Grand P. C. et Docteur de l'Eglise. (du 11
avril.)
- 8 Ste Angèle de Méricie, V. (du 1^{er} avril.)
- 9 Fête-Dieu. Indulg. plén. du Rosaire.
- 12 2^e Dimanche du mois. Octave de la Fête-Dieu. Ind.
plén. du S. Nom de Jésus.
- 17 S.S. Cœur de Jésus.
- 18 B. Osanna, V. O. N.
- 19 3^e Dimanche du mois. 1^{er} après l'Oct. de la Trinité.
Cœur très pur de Marie. Indulg. plén. pour con-
frères du S. Sacrement.
- 20 Bse Marguerite de Castello, V. O. N. (du 13 avril.)
- 21 B. Pierre Gonzalez, Conf. O. N.
- 22 S.S. Dixmille, Martyrs.
- 23 S. Herménégilde. (du 15 avril.)
- 24 Nativité de S. Jean-Baptiste.
- 25 B. Claire Gambacorta, Veuve O. N. (du 17 avril.)
- 26 4^e Dimanche du Mois, de la férie. 2^e après Oct. de la
Trinité. Indulg. plén. pour la récitation du Ro-
saire 3 fois la semaine.
- 27 Patronage de S. Joseph. (du 2^e Dimanche après l'Oc-
tave de Pâques.)
- 28 S. Pierre Célestin, Pape, Conf. (du 19 mai.)
- 29 S.S. Pierre et Paul, apôtres.
- 30 Commémoration de S. Paul, apôtre.

Dominicaines de l'Enfant Jésus.

Au Révérend Père Directeur de la "Revue du Rosaire."

Mon Révérend Père,

C'est toujours avec bonheur que l'on publie à la gloire de Marie les faveurs que l'on a obtenues de sa bonté maternelle.

Une de nos sœurs ayant à consoler une de ses parentes éprouvée par la grave et souffrante maladie de l'érysipèle dont souffrait son tout jeune enfant ; partageant elle-même les craintes et les inquiétudes de sa chère parente, notre jeune sœur lui conseilla de recourir à Notre-Dame du Rosaire et de faire usage des roses bénites pour obtenir la guérison si ardemment désirée. C'était le seul espoir qui lui restait, car tous les secours humains avaient été employés. Ce n'a pas été en vain que cette mère affligée a eu recours à Marie, car le petit enfant, dont presque tout le corps n'était qu'une plaie, s'est trouvé guéri en quelques jours, et je puis dire radicalement guéri, car toute trace du mal est en même temps disparue et il paraît même n'avoir rien perdu des forces qu'il avait auparavant. Tout le monde trouve cette guérison miraculeuse. Quant à la jeune mère qui nous a donné tous les détails que je vous transmets, elle a tressailli de joie quand nous lui avons proposé de publier cette faveur dans la "Revue du Rosaire." Oui, dit-elle, je le proclame bien haut, c'est elle, la Vierge du Rosaire, qui a guéri mon enfant.

Je suis heureuse de contribuer moi-même à la gloire de Marie en vous transmettant cette note.

Veillez agréer, mon Révérend Père, l'hommage de mes respectueux sentiments.

*Sr Marie de la Charité,
Prieure.*

Québec, 11 mai 1898.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

GRAVURES : Le couvent des Dominicains de Corbara.....	148
SAINT PAUL (Raphaël).....	156
UN ANGE (fra Angelico).....	164
Les Voix et les ombrages du Rosaire (R. P. GIRARD).....	143
Le Couvent de Corbara (MEMOR).....	148
La Guerre hispano-américaine (R. P. GILL).....	150
Saint Paul (R. P. BEAUDET).....	157
Le Sacré-Cœur (R. P. COUTURE).....	159
L'Esprit religieux des Américains (R. P. BROUSSEAU).....	162
Les anges de fra Angelico (H. TAINE).....	164
Un nouveau bienheureux (R. P. R.-M.).....	165
Chronique.....	169



Les voix et les ombrages du Rosaire

Ponet desertum quasi delicias.

(ISAÏE, 41, 3.)



Le désert, c'est le monde, c'est le siècle ; et le jardin de délices, le nouveau Paradis terrestre, c'est le Rosaire.

Il n'est pas besoin d'avoir une imagination alarmée pour trouver des analogies entre le désert et ce siècle : ces analogies sont trop réelles et trop frappantes pour qu'elles échappent à l'observation même la moins attentive.

Ce qui fait le désert, en effet, ce qui lui donne cette horreur qui en éloigne instinctivement tous les hommes, c'est l'aridité et le silence.

Regardez... que voyez-vous ? Ni fleurs, ni arbres, ni source ; point d'ombrages où le voyageur puisse se reposer, point d'eau limpide pour étancher la soif qui le consume, mais partout et sur une immense étendue des tourbillons de sable et de poussière, des montagnes sans ver-

dure, des rochers calcinés, en un mot l'aridité sous toutes ses formes et dans toutes ses nuances.

Prêtez l'oreille... Qu'entendez-vous ? Les sifflements de l'orage, le choc des nuées poussées par le vent, et dans le lointain les rugissements des tigres et des lions qui sont les seuls hôtes et les gardiens farouches de ces solitudes ; en un mot, des bruits et des fracas, mais aucune voix... Le désert, malgré les tumultes et les tempêtes qui parfois y retentissent, n'en demeure pas moins silencieux, parce que la parole de l'homme et la parole de Dieu, qui seules sont des voix, ne s'y font point entendre ou n'y réveillent aucun écho.

Et ainsi, pour le définir en deux mots : le désert, c'est une immensité horrible composée d'aridité et de silence.

Or n'est-ce pas là l'image du monde et en particulier l'image de ce siècle ? Le monde, ce siècle, quand vous le regardez d'un œil ferme et qui ne veut pas se laisser séduire, quel spectacle vous offre-t-il ? Que voyez-vous ? Le désert... Partout, en dehors de ces oasis formées par la religion et la piété catholique, partout l'aridité dans tous les genres ! Aridité dans la science qui, en s'écartant de Dieu, quand elle ne le supprime pas tout à fait, se perd et se consume en vaines recherches ; aridité dans l'industrie qui ne songe qu'au lucre et aux jouissances ; aridité dans les âmes surtout... Ah ! quand une âme est grande et sincère, quand après avoir frayé tous les sentiers, poursuivi toutes les lueurs, conversé avec d'autres âmes, essayé de toutes les affections, elle entreprend de raconter son histoire, que dit-elle, sinon la strophe du cantique :

Rien ne me satisfait dans ce vaste univers ;
Le monde à mon amour n'est qu'une terre aride.
J'ai soif de vrai bonheur, et son calice est vide !
Ah ! qui me nourrira dans ces tristes déserts ? (1)

Le désert ! voilà le monde ; et c'est ainsi qu'il apparaissait au prophète à travers la lumière qui lui venait de Dieu et celle plus douloureuse qui se levait dans sa conscience : *Terra deserta, invia et maquosa*, un désert aride et sans eau !

Quel silence s'ajoute encore à cette désolante aridité !

(1) P. Hermann *Cantique au Saint-Sacrement*.

vous entendez tous les bruits de la création, depuis le craquement du chêne dans la forêt jusqu'à la plainte imperceptible de la feuille qui se détache et tombe de l'arbre, depuis le coup de foudre qui déchire le nuage jusqu'au bruissement de la pluie et du vent, depuis le rugissement de la bête fauve dans son antre jusqu'au bourdonnement de la fourmi ; et si l'homme ouvre la bouche au milieu de ces tumultes, c'est pour faire entendre les clameurs de la passion inquiète et furieuse qui appelle sa proie, les bégaiements d'une raison aux abois, les blasphèmes de l'impiété, les protestations de la révolte ; bruits et tumultes sans voix, qui laissent le silence muet et ne font qu'y ajouter l'horreur !

Or, ce silence et cette aridité pèsent sur les âmes comme un manteau de plomb. Il faut aux âmes des voix et des paroles, des voix à entendre, des paroles à prononcer : la voix de l'homme et la voix de Dieu s'interrogeant et se répondant dans un dialogue sans fin. Haletantes et altérées, il leur faut aussi, dans l'aride désert qu'elles traversent, de fraîches oasis où elles puissent trouver un peu d'ombre et de repos !

II

Le Rosaire donne aux âmes ces deux choses : des voix et des ombrages.

Quelles sont les voix par lesquelles il enchante le désert de ce monde ? Les voix les plus suaves, les plus rétentissantes, les plus divines . .

C'est d'abord la voix du Verbe. A lui de dire les premières paroles, d'entonner la première strophe du cantique ; et il répète au nom de tous, au nom des hommes et au nom des anges, la prière de la nouvelle alliance : *Notre Père qui êtes aux Cieux !* Prière si belle qui donne à Dieu son vrai nom, qui révèle à l'homme ses véritables besoins et qui invoque le Père avec la voix du Fils bien-aimé ! Jamais Dieu ne peut l'entendre sans tressaillir, et l'écho que nous lui en renvoyons, lorsque nos lèvres la répètent, s'il ne lui cause pas l'illusion de la voix de Jésus, émeut toujours son cœur paternel, car il lui apporte non-seulement le son, mais les paroles et les syllabes prononcées par la bouche humaine du Verbe.

Une autre voix s'élève, moins sublime que celle dont

le dernier écho vient d'expirer dans la psalmodie du Rosaire, mais mille fois plus harmonieuse et plus suave que toutes les mélodies d'ici-bas, c'est la voix de l'Ange ; et s'adressant non pas à Dieu, mais à celle qui est sa Mère, elle dit : *Je vous salue Marie !* seul, un ange était digne de porter un pareil salut à une Vierge appelée à d'aussi hautes destinées ; seule, une des voix qui chantent au Seigneur : *Saint, Saint, Saint !* pouvait entretenir, sans la troubler, celle qui était par la pureté de son âme et l'innocence de sa vie le reflet et comme la splendeur créée de la sainteté divine. Merveilleuse fut la puissance de cette voix, car à peine eût-elle prononcé les paroles de son message que toute la création en fut émue et ébranlée. Le ciel tressaillit, l'enfer trembla, la terre se réjouit, et toutes les fois qu'on les répète, dit le pieux auteur de l'Imitation, les mêmes mouvements se reproduisent au milieu des blasphèmes des démons, de l'allégresse des saints et de l'applaudissement des Cieux.

Il convenait qu'une voix humaine se fit entendre à son tour et que notre vallée de larmes joignit ses bénédictions à celles des régions angéliques, afin que la gloire de Marie fût parfaite. Une sainte se fit l'écho de Gabriel et renchérit encore sur ses louanges. Mère d'un enfant miraculeux, elle exalta au-dessus de toutes les mères et de toutes les femmes, la vierge qui lui apportait tous les services de sa charité et la confiance du mystère opéré en elle ; et sous l'impression de la grâce qui venait de la remplir soudainement et des tressaillements surnaturels qui agitaient son sein, elle s'écria : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et il est béni aussi le fruit de vos entrailles.*

JÉSUS ! ce nom n'avait pas été prononcé par Elisabeth et il devait demeurer le secret du Ciel, jusqu'à ce qu'il fût révélé à Joseph, quelques jours avant la naissance de Bethléem. Jésus, ce nom manquait à la louange de la Sainte et de l'ange ; et il semble qu'il était décrété que si l'Oraison Dominicale avait pu être composée d'un seul trait et comme d'une seule haleine par Jésus-Christ, parce qu'il était Dieu, toutes les créatures devaient s'employer à la composition de la salutation de Marie. L'église éleva donc la voix après l'Ange et après la Sainte ; elle prononça d'abord ce nom, JÉSUS, qui est le cri de ralliement des âmes et le signal de la prière et de la grâce ; puis elle

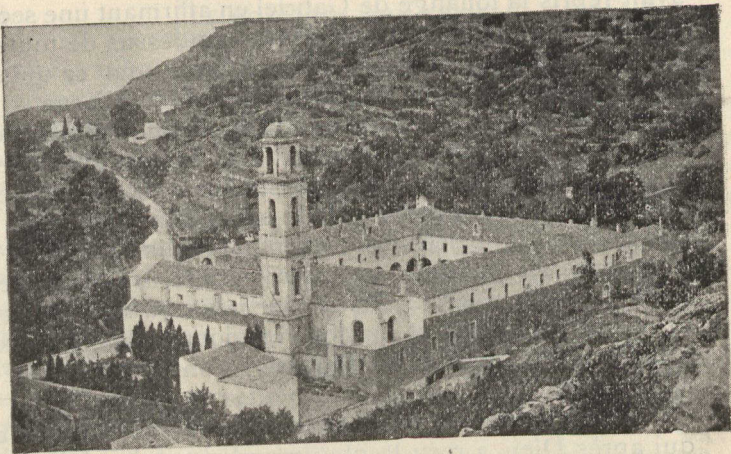
ajouta : *Sainte Marie, Mère de Dieu !* Comme Elisabeth avait repris la louange de Gabriel en affirmant une seconde fois après lui l'exaltation de Marie au-dessus de toutes les femmes, l'Eglise résume en deux mots tout ce qui avait été dit avant elle pour la glorification de la Vierge. Si la Vierge est *sainte* en effet, elle l'est parce qu'elle a reçu la plénitude de la grâce et que le Seigneur est avec elle ; et si elle est bénie entre toutes les femmes, si le fruit de son sein est béni, c'est parce qu'elle est la *Mère de Dieu*. Les choses ainsi rappelées brièvement, l'Eglise tombe à genoux avec ses pontifes, avec ses prêtres, avec la foule des fidèles, et elle s'écrie : *Priez pour nous, pauvres pécheurs*, achevant ainsi le saint cantique en ajoutant la supplication à la louange, le cri de sa détresse à l'enthousiasme de son admiration.

Mais une voix manque à ce concert. . Est-ce que celle qui après Dieu a reçu la plus grande part de gloire, gardera le silence dans l'hymne universel ? Est-ce que Marie se taira, quand toutes les voix l'exaltent et quand son fils Jésus-Christ lui a donné l'exemple de tout rapporter au Père qui est dans les Cieux ? Non, elle est la plus humble des créatures, elle qui avait répondu au salut de Gabriel : *Je suis la servante du Seigneur* ; elle qui avait répondu aux louanges d'Elisabeth par le *Magnificat* qui est le cantique de la reconnaissance et de l'humilité, elle ouvrira la bouche pour rendre grâce et tout rapporter à celui de qui vient tout don excellent et tout bien parfait et elle répondra à la voix de Jésus, de Gabriel, d'Elisabeth, et de l'Eglise par la doxologie du ciel : *Gloire au Père, et au Fils et au Saint-Esprit*.

Le concert est achevé, l'hymne est accompli, et jamais Dieu ne reçut ici-bas de meilleures louanges que du jour où saint Dominique réunit ainsi les plus grandes voix du ciel et de la terre et les plus grandes paroles de l'Evangile pour en composer l'admirable prière du Rosaire : Le monde tressaillit en entendant pour la première fois ce nouveau cantique et les âmes s'empressèrent de le répéter pour charmer leurs ennuis et leurs tristesses.

FR. CH.-VINC. GIRARD,
des Fr. Prêch.

Fin au prochain numéro.



COUVENT DES DOMINICAINS.

CORBARA (Corse.)

La gravure ci-dessus représente le couvent dominicain de Corbara. Corbara !.. Voilà un nom à peu près inconnu de vous, chers lecteurs canadiens. Mais, comme il contient un souvenir—souvenir de berceau religieux—pour les rédacteurs de cette revue, nous désirons vous le présenter. Aussi bien il est toujours agréable de revivre un moment en bonne compagnie les jours d'antan.

Làbas, en Europe, entre la France et l'Italie, au sein de la Méditerranée, surgit d'un gigantesque soubresaut une île que la naissance de Napoléon et les drames de la Vendetta ont rendue fameuse — l'île de Corse. Contrée d'ailleurs pittoresque. Ses monts à pentes abruptes, quelques uns neigeux ; ses brousses de maquis vert-sombre ; ses frais vallons, sortes d'oasis discrètement perdues en cette nature tourmentée ; surtout le cadre découpé en dentelures bleussantes, dont la mer borde ses côtes, offrent au touriste qui la parcourt, ou au passager qui l'observe du large un spectacle saisissant, à la fois grandiose et charmant.

Or, sur le versant occidental, en remontant vers le nord, s'élève du rivage jusqu'à une altitude d'environ 1500 pieds, une colline, jadis presque inculte, aujourd'hui par-

semée en diaprure de petits champs de blé ou d'orge, de vignes, d'oliviers, de pâturages.

C'est à mi-flanc de cette colline, que se trouve, solidement adossé au rocher, le couvent de Corbara dont vous voyez la silhouette. Couvent de forme moyen-âge, encore qu'il soit de construction assez récente ; grand carré central ; au milieu, le bassin traditionnel, agrémenté, ici, d'un jet d'eau dont le clapotis murmure en notes demi-aigues dans le religieux silence ; tout autour, se coupant à angles droits, les portiques des cloîtres, larges galeries favorables au recueillement ; audessus, rangées en double façade, les cellules des religieux, dont les unes s'ouvrent sur la vaste perspective de la mer, les autres, moins bien partagées, sur la montagne ; le long du côté droit, l'église s'étendant entre le couvent et le cimetière pour unir en Dieu le présent et le passé, et dressant son massif clocher, comme une infatigable sentinelle de ces lieux bénis ; enfin, tout contre la paroi de l'église, un petit cimetière, où reposent, dans notre caveau familial quelques jeunes novices, plantes, cueillies prématurément, et un vétéran de la Province de France, l'ami et le biographe du P. Lacordaire.

Dans sa pleine et silencieuse campagne, dessous son beau ciel d'Italie, en vue de la mer qui appelle le regard à de douces rêveries, le couvent de Corbara, en dépit des grands vents qui le secouent parfois, est d'un agréable séjour. C'est la poésie de la nature se joignant aux splendeurs de la science thomistique et aux psalmodies de la prière monacale pour préparer et façonner les apôtres dominicains.

Un autre souvenir, non moins attachant, nous relie à Corbara. Car ce couvent n'a pas été seulement pour nous un sanctuaire et un collège, il nous a offert, au temps malheureux de l'exil, une hospitalité sûre. Il y a, en effet, près de vingt ans, les fils de St-Dominique furent chassés de France par les bandes maçonniques, alors puissantes. Ils cherchèrent asile en Autriche, et en Espagne. C'était trop loin du pays qu'ils aimaient ! . . . Après quelques années de pérégrinations les expulsés vinrent se réfugier sous les cloîtres du vieux couvent de Corbara, mis gracieusement à leur dispositions ; et, là, protégés par l'estime af-

fectueuse de la vaillante population corse, nos deux noviciats attendirent, dans le calme de la vie de prière et d'étude, qui est la leur, le moment du retour au sein de la patrie.

En reprenant le chemin de France, nous n'avons pas emporté l'oubli....

* * *

Aujourd'hui, Corbara est à peu près vide. On ne voit plus passer sous ses cloîtres déserts et sur ses terrasses silencieuses que quelques robes blanches. Il a retenu à peine sept ou huit religieux, quelque peu prisonniers de l'amitié corse, et gardiens de nos pieux souvenirs.

MEMOR.

LA GUERRE

La guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis fait le sujet de nombreux commentaires, et il faut reconnaître que, dans tous ces discours, il est plus souvent question d'impressions et de sympathies que de jugements sérieux et d'opinions fondées.

Un bon nombre de personnes se prononcent avec force, avec passion même, pour la partie qui semble mieux réaliser et justifier leurs idées préconçues. Leur jugement se forme, non pas d'après des principes généraux, indépendants des temps et des lieux, mais d'après des faits particuliers. Toutefois, dans une affaire aussi grave que la guerre, il est du devoir de tout homme vraiment sérieux d'écouter les dictées de la justice et de la raison, surtout si son opinion peut influencer sur la marche des événements. Or, ce n'est pas ce que nous voyons dans la plupart des cas. Ce qui sert de base, en général, à toute argumentation sur ce sujet, ce sont les faits allégués contre les Espagnols, et les intentions prêtées aux Américains.

Nous ne prétendons pas nier que ces deux ordres de choses puissent servir à la formation d'un jugement solide et équitable. Ils sont insuffisants.

En effet, pour s'en convaincre, on n'a qu'à réfléchir un instant sur la facilité extrême avec laquelle cer-

tains individus exagèrent et dénaturent le moindre fait. Certains journaux vont même jusqu'à inventer de toutes pièces des nouvelles à sensation, dans le but de satisfaire la curiosité malsaine de lecteurs sans portée.

La première chose à faire, lorsqu'il s'agit de faits, serait de les vérifier. Or, dans le cas présent, cette vérification est absolument impossible, du moins pour le très grand nombre. Il faudra donc les admettre avec une extrême réserve, et les dépouiller de tout ce que l'esprit de parti et l'intérêt ont pu leur ajouter.

Comme nous parlerons de l'intention plus loin, nous nous contenterons de faire remarquer ici que, s'il est permis de se méfier des intentions d'autrui, il ne l'est pas de les interpréter à l'avance.

Nous allons maintenant essayer d'exposer brièvement les principes qui nous permettent de former notre jugement au sujet de la guerre.

Pour éviter la confusion, nous dirons en un mot ce que nous entendons par la guerre : Ce n'est pas un combat entre quelques individus, ni même une bataille entre deux armées ennemies, mais une lutte offensive et défensive entre deux peuples ou nations, dans le but d'arriver, par des moyens violents, à rétablir l'ordre et la paix troublés par l'injustice.

Une question se pose ici : La guerre est-elle permise, ou, en d'autres termes, est-elle toujours un péché ?

Dans les conditions voulues, la guerre est certainement permise par les lois divines et humaines. L'Écriture Sainte et l'histoire nous en fournissent des preuves abondantes, et quand le Seigneur Dieu des armées commande à son peuple de faire la guerre, il ne lui ordonne pas une chose mauvaise de sa nature et contraire à la raison.

Ceux qui prétendent qu'elle n'est jamais permise, ou qu'elle est un péché, confondent le mal moral, toujours défendu, avec le mal physique, châtement du péché. Sans contredit, elle est un des plus terribles malheurs qui puissent fondre sur une nation, mais un malheur n'est pas nécessairement un crime. C'est un glorieux malheur pour le soldat d'être tué sur le champ de bataille, en combattant avec courage pour sa patrie ; c'est au contraire un malheur honteux et un crime détestable de s'ôter soi-même la vie, afin d'éviter les épreuves de ce monde.

Que faut-il pour que la guerre, tout en restant un mal physique, ne soit pas un mal moral ou un péché ?

La paix ou le rétablissement de l'ordre bouleversé par l'injustice est le but de la guerre. Par conséquent, un gouvernement, n'étant établi que pour maintenir l'ordre et la paix dans la société, ne devra déclarer la guerre qu'au moment où il sera dans l'impossibilité réelle de maintenir la tranquillité publique par des moyens pacifiques. Il ne pourra donc avoir recours aux hostilités ouvertes que dans un cas extrême, car c'est pour lui une obligation stricte d'éviter, autant que faire se peut, de rompre la paix et de jeter le pays dans le désordre.

À cette fin, des concessions justes et raisonnables peuvent ouvrir les voies à la conciliation. Il est bien plus glorieux, en effet, pour les nations civilisées, de s'entendre, en faisant usage de la raison et de la charité qui doit les unir dans des rapports de fraternelle bienveillance, que de s'abandonner à la violence et à d'aveugles passions.

Dans le cas présent, des hommes droits et conscien-
cieux, animés d'un désir sincère du bien, ont fait des efforts suprêmes pour éviter un regrettable conflit. Au premier rang, figure avec honneur l'illustre archevêque de Saint-Paul. La voix paternelle de Léon XIII s'est aussi fait entendre, mais presque aussitôt elle a été couverte par les clameurs des fanatiques. Est-il certain que l'Espagne et les Etats-Unis ne pouvaient plus traiter ensemble, sans en venir aux mains ? Ceux qui ont repoussé l'intervention pacifique du Pape, n'ont-ils pas manqué gravement à leur devoir, et prouvé avec évidence qu'ils veulent autre chose que le rétablissement de la justice et du bon ordre ?

La guerre, devenue inévitable, doit être proclamée ouvertement. Avant cette déclaration officielle, il n'est pas permis de commencer les hostilités, de fondre comme un brigand sur son ennemi, comme un tigre sur sa proie. Que par le fait de quelques particuliers il se produise un incident fâcheux ; qu'une explosion imprévue coule à fond un navire, en général on ne doit voir là qu'un simple accident, un malentendu, un manque de discipline, un défaut d'organisation et de prévoyance, et non une lâcheté préméditée, de la part d'un peuple tant soit peu soucieux de son honneur et de sa réputation.

De prime abord la déclaration de la guerre semble

avoir été faite par le pouvoir légitime et souverain des deux nations belligérantes. Quant à l'Espagne, la chose paraît évidente : Pour elle, il n'y avait qu'une alternative : ou renoncer à ses droits, ou prendre les armes. Or, comme un gouvernement ne peut pas sacrifier les droits de ses sujets, il était donc du devoir de la Reine et des Cortès de repousser la force par la force.

Aux Etats-Unis, direz-vous, la même chose a eu lieu, c'est le Président, représentant légitime du pouvoir qui a déclaré la guerre. C'est matériellement vrai. Les deux chambres, par leur vote, ont demandé la guerre, et le Président l'a proclamée, mais évidemment en cédant à la pression injuste et aux menaces de fanatiques irresponsables. Certainement si M. McKinley, homme prudent et modéré, et les députés américains, en général si remarquables par leur calme et leur sens pratique, avaient été laissés à eux-mêmes, les événements auraient suivi une autre marche.

En réalité la guerre n'a pas été déclarée par l'autorité légitime, mais simplement acceptée et subie par elle. En effet, ses vrais auteurs ne sont-ils pas ces hommes qui se sont donné la mission de conduire leur pays ; qui, sans être en mesure de juger sainement les choses, ont amené le conflit, par leurs écrits et leurs discours incendiaires ? La plupart de ces esprits belliqueux ne sont-ils pas des fanatiques ignorants, qui espèrent voir humilier et anéantir une nation catholique ? des spéculateurs mesquins qui comptent réaliser en cette occasion de gros bénéfices ? des charlatans de patriotisme qui confondent l'amour de la patrie avec la haine et le mépris de l'étranger ? des prôneurs de liberté, incapables d'établir la distinction entre la vraie liberté et la licence ? Aussi ce ne sont ces braves qui iront au combat. Ils gardent le foyer ! Ils veulent faire preuve de bravoure, et ils restent en arrière ; de courage, et ils cherchent à écraser le faible ; d'honneur, et ils se montrent injustes et cupides ; de douceur et d'humanité, et ils demandent à grands cris la guerre et ses carnages ! Ces nobles héros ont l'âme si magnanime et le cœur si tendre, que la seule vision d'un sabre de bois suffit pour les faire trembler et s'enfuir !

Pour déclarer la guerre il faut un motif raisonnable. Les motifs qui justifient cette agression de la part d'un gouvernement sont ordinairement le désir de venger une

insulte non méritée ; de défendre son territoire contre l'invasion ; de reprendre ce qui lui a été enlevé de force ; de protéger les biens et la vie de ses sujets ; de secourir un allié ; de venir en aide aux faibles, victimes de l'injustice et de la tyrannie.

La dernière de ces raisons est la seule mise en avant par les Etats-Unis, pour justifier leur intervention à Cuba. Suffit-elle ? Certainement, si elle est fondée. De même qu'un homme de cœur ne peut pas rester spectateur indifférent de l'assassinat de son semblable, sous prétexte que le crime se commet chez son voisin, et que c'est un père qui égorge son enfant, de même aussi un peuple ne peut pas laisser égorgé un autre peuple sans songer à lui porter secours et à le délivrer de son injuste oppresseur. C'est ainsi, par exemple, qu'il est permis aux chrétiens de prendre les armes afin d'arracher leurs frères à la sauvage barbarie des musulmans.

Nous ne sommes pas suffisamment renseignés sur la conduite des Espagnols à Cuba pour juger la question. Cependant nous sommes portés à croire que la cruauté des Espagnols et les souffrances des Cubains ont été beaucoup exagérées. (1) Bien entendu, les justes châtiments infligés à de dangereux rebelles n'entrent pas en ligne de compte.

Ajoutons maintenant un mot sur l'intention ou but de la guerre. Ce but doit être de procurer le bien commun, la paix du pays par le rétablissement de l'ordre et de la justice. Toute autre fin rendrait la guerre mauvaise et condamnable. Ceux qui profitent de cette occasion pour satisfaire leurs désirs cupides et ambitieux, ne sont que des brigands déguisés sous le nom et le costume de soldat.

Les adversaires des Etats-Unis leur reprochent de vouloir s'emparer de Cuba. Le gouvernement américain repousse vivement cette accusation, prétendant n'avoir d'autre but que le maintien de la paix, rendue impossible par la mauvaise administration de l'Espagne. Nous le louons de ses bonnes intentions, et nous lui souhaitons de persévérer avec prudence et fermeté, dans son désir de faire le bien.

Nous terminerons ces quelques remarques incomplètes

(1) Voir l'Editorial du Rosary N. Y., avril 1898, et l'art. de M. B. Clinch : Spain and Cuba, dans le No d'oct. 1897, de l'American Cath. Q. Review.

en rappelant à nos lecteurs que la guerre est toujours un grand malheur, pour les vainqueurs et pour les vaincus. *A fame, peste et bello, libera nos, Domine.* C'est un fléau de Dieu, envoyé pour châtier les crimes des peuples. Par conséquent le plus sur moyen est de vivre en paix avec les hommes, et de vivre d'abord en paix avec Dieu.

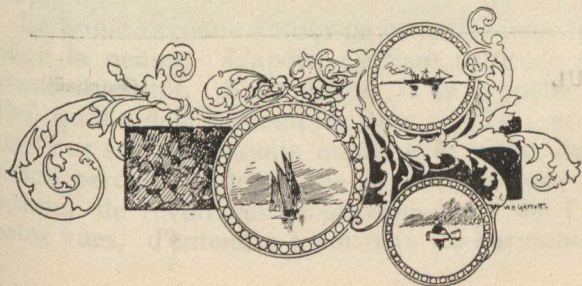
L'Espagne a voulu chasser de son territoire cette religion catholique qui a fait sa grandeur et sa gloire. Dieu, en retour, permet que l'Espagne soit chassée de ses colonies. L'Espagnol aime à dire que sa langue est la langue de Dieu : *lengua castellana es la lengua de Dios.* Que sa vie donc, comme sa langue, soit divine, et la paix du Seigneur le comblera de prospérité.

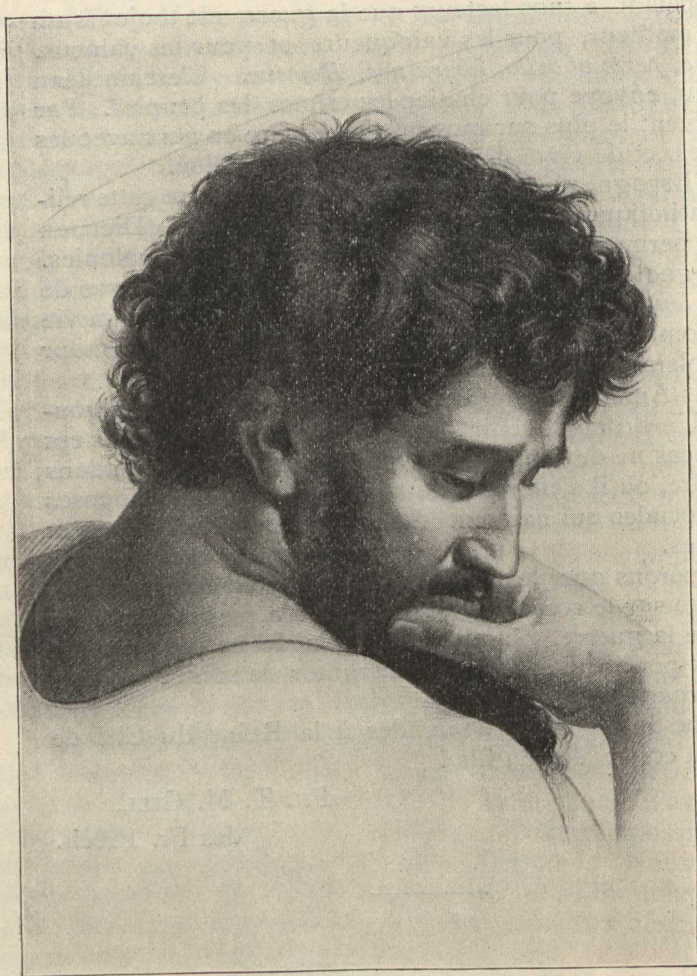
Les Américains forment un peuple jeune et vigoureux : Un brillant avenir s'ouvre devant lui. Toutefois ces espérances ne deviendront de glorieuses réalités, que dans la mesure, ou il s'efforcera de faire disparaître les hideuses plaies sociales qui naissent du mépris des lois divines et naturelles.

Espérons que le S. Père, dont la voix est restée impuissante sur le cœur des hommes, et n'a pu détourner les maux de la guerre, obtiendra de Dieu de ne pas voir son glorieux pontificat se terminer au milieu de scènes de sang et de carnage.

Pape du Rosaire, demandez à la Reine du Ciel de fléchir la colère de son fils !

FR. T. M. GILL,
des Fr. Prêch.





SAINT PAUL

(Raphaël)

SAINT PAUL

..... Saint Paul était un enthousiaste, un ardent. Le trait dominant de sa nature, c'est la force, la vigueur : vigueur dans l'ordre de la pensée et dans l'ordre de l'action. Son génie est puissant ; tout ce qu'il touche, il le régénère et lui imprime un cachet d'originalité profonde. Il nous présente, certes, autre chose que l'idéal d'un Dieu bourgeois. Il a le don de relever les détails de la morale positive par des aperçus qui ravissent l'âme et lui font désirer de s'élançer avec ardeur dans les voies mystiques. Il révèle les dessous, les audelà des formules..

Et il est fort dans l'action. Il ne pense que pour agir. Il ne se tient pas uniquement dans le haut domaine des spéculations rêveuses, mais il descend à la pratique. Saint Paul, c'est la conviction en marche, on peut dire. Les idées qu'il a semées, il ne laisse à personne autre le soin de les faire pénétrer dans la masse ; il se jette à corps perdu dans la lutte pour ses croyances. Et sa vie est enflammée, comme son style, comme ses discours. Qu'il parle ou qu'il agisse, on reconnaît en lui l'homme épris jusqu'aux moëlles de passion religieuse, le combattif à qui nul repos qu'il n'ait amené le monde à sa foi..

— N'est-ce pas un peu tout cela qu'exprime merveilleusement l'œuvre de l'artiste ? L'ardente physionomie paulinienne n'est-elle pas rendue ici dans sa mâle vérité ?

Cela nous étonne presque, comme œuvre de Raphaël. Car ses figures toujours sont belles, mais d'une beauté un peu mièvre souvent. Ses personnages ont la grâce, mais aussi la mollesse et la langueur féminines. Ici, au contraire, le doux et délicat Sanzio s'est surpassé, et, pour peindre le grand apôtre, il a, on dirait, emprunté à Michel-Ange sa puissance d'inspiration et sa vigueur de pinceau.

Le génie rayonne autour de cette tête ; sur le large front siège la pensée. L'apôtre est dans l'attitude du rêve, du souvenir plutôt. Sans doute, il se rappelle les *arcana Dei* qu'il a déjà contemplés dans l'extase ; et je ne sais quoi sur sa physionomie exprime le regret de la fugitive vision perdue, le dégoût de la terre, le désir ardent, passionné, de revoir ces choses que l'œil de l'homme n'a point vues, d'entendre à nouveau les harmonies radieuses

dont son oreille semble percevoir encore l'écho lointain. Les yeux mi-clos regardent distraitement à terre ; les cheveux frémissent et ondulent sous le souffle invisible de l'Esprit. Les mèches abondantes projettent sur la figure une pénombre qui sied bien au mystère de ses pensées.

Cette tête est parfaite donc, mais d'une perfection trop humaine cependant ; je la voudrais plus religieuse, plus mystique ; l'expression surnaturelle n'y éclate pas assez. Inconscient du merveilleux divin, imbu d'idées païennes, l'artiste ignorait sans doute que, par la vertu d'en haut, une âme très forte peut habiter dans un corps débile, que c'est le prodige de la grâce de faire triompher l'esprit, d'éteindre la vie physique pour allumer dans l'homme une flamme supérieure. L'on aime à voir, dans les saints, l'âme irradier à travers une chair infirme et misérable. Or, ici, l'esprit ne domine pas la matière spiritualisée. Saint Paul a trop de saine vigueur corporelle ; il est trop conforme à l'idéal humain selon les Grecs : l'intense vie intérieure, les divines aspirations ne transpirent pas assez dans sa physionomie. Il lui manque ce qu'Angelico savait si bien donner à ses figures : l'expression religieuse. Mais Angelico avait l'âme d'un saint. Raphaël, lui, était de cette école ombrienne partagée entre les besoins chrétiens hérités du moyen âge et les appétits du paganisme antique déchaînés par la Renaissance. Et chez son personnage de saint Paul, l'âme ne fait pas oublier la chair.

FR. A. H. BEAUDET,
des Fr. Prêch.

....L'amitié, dans sa fleur, exale un parfum vierge, une senteur de printemps qui enveloppe suavement deux âmes. On se devine plutôt qu'on ne se connaît encore, et cette mutuelle inconscience est favorable à l'éclosion du rêve ; l'objet aimé nous apparaît comme à travers un prisme qui l'idéalise presque. Dans cet abandon des premiers jours, c'est la rencontre des âmes ; elles se touchent par leurs côtés les plus élevés ; des affinités mystérieuses les unissent....

LE SACRÉ-CŒUR

Un cœur ! cœur traversé d'une large blessure, tout haletant sous l'étreinte des épines qui l'étrouffent et l'ensanglantent, cœur dominé d'une croix fortement enfoncée dans ses profondeurs, d'où s'échappe un brasier qui projette au loin ses rayons et sa flamme ! . . . Et devant ce cœur les peuples se précipitent, ils chantent sa grandeur, ils le bénissent et l'acclament, ils en baisent à genoux la sainte image . . . qu'est-ce à dire ?

Avant de demander aux battements mystérieux de ce Cœur le secret de sa popularité, si j'ose ainsi parler, j'ai besoin, chers lecteurs, j'ai besoin de faire avec vous l'analyse d'une phrase et de vous relire une page d'histoire moderne. La phrase est de St-Jean, en sa seconde épître : *Qui non diligit manet in morte* : " Qui n'aime pas, ne vit pas." Que vous en semble ? Si vous prenez la peine de l'étudier à fond, paradoxal à première vue, cet apophtegme vous apparaîtra comme le résultat de cette puissante psychologie dont le disciple bien-aimé recueillit les formules sur le sein même de Jésus.

En effet, lorsque Dieu voulut dire à l'homme que sa main venait de pétrir le dernier mot de sa tendresse, et que, même après avoir illuminé son front d'un rayon de son intelligence infinie, il prétendit se donner avec lui un second trait de ressemblance, il l'attira sur son Cœur et lui donna d'aimer.

Oh ! je le sais, au point de vue de la définition philosophique, ce qui constitue l'homme c'est l'intelligence, mais si je le mets en face des devoirs qui lui incombent vis-à-vis de lui-même, du prochain et de son Dieu, je suis bien obligé de le reconnaître, ce qui le complète et le perfectionne, c'est l'amour. Et pourquoi donc ? Parce qu'il est de son âme et de sa vie, le charme et la force, nous dit St-Thomas d'Aquin : il en est le charme, car tout amour vrai produit l'extase, et nous dégoûtant du terre à terre de la vie banale, nous sort de nous-mêmes et assied notre âme sur des hauteurs où tout lui plait et l'enivre, où tout la pénètre de je ne sais quelles jouissances, qui font à la fois sa pâture et ses délices ; il en est la force : car il est le secret mobile de toutes nos actions, et je n'ai point la prétention de vous l'apprendre, c'est du cœur que sortent les

grandes pensées, les grands sentiments ; c'est le cœur qui entraîne et décide les renoncements ; lui qui alimente le foyer de l'abnégation, du sacrifice ; c'est par le cœur que l'on devient délicat, noble, magnanime, que l'on s'immole ; par le cœur que l'on opère l'œuvre de Dieu *Dominus autem intuetur cor* (1) Des Maîtres, des savants, des esprits, il y en a plein le monde et le monde se meurt, parce qu'avec du génie on peut ériger des systèmes, tirer de savantes conclusions, on peut encore, ô dérision ! à la foule anxieuse et qui demande un sauveur, répondre par de belles phrases—ou du moins qui prétendent l'être,—rien n'est plus facile, il suffit pour cela d'un vulgaire charlatan. Mais pour l'entraîner après soi au but qu'elle réclame, il faut soi-même entrer dans le sentier difficile, se sacrifier encore et encore, et pour cela vraiment, il faut avoir du cœur !

Un jour cependant, après avoir perdu dans une licence sans nom les notions élémentaires de l'amour, le monde se résolut désormais à ne plus vivre que par la tête. Et l'on vit,—ici commence notre page d'histoire—on vit une société fruit du jansénisme, au nom de la raison bannir la foi, au nom de la foi bannir les effusions de l'amour chrétien, mais on la vit aussi, première victime de sa démence, prise soudain d'une incompréhensible rage, se déchirer de ses propres mains comme les furies antiques. Ne l'avait-il pas mérité ?

Or, au moment que le monde organisait sa grande défection, Dieu préparait son grand bienfait.

Dans un coin obscur de la France, au fond de son monastère de Paray-le-Monial, une religieuse de la Visitation recevait presque tous les jours la visite du Seigneur Jésus. A maintes reprises, dans la joie et l'ivresse de l'extase, elle vit son cœur débordant d'amour au point que les flammes semblaient le consumer.

De sa servante, et par elle de tous les hommes, il réclame d'eux le seul vrai bien qu'ils possèdent, leur cœur.

“ Mon Cœur s'est tellement épris des hommes que se sentant désormais incapable d'en retenir les flammes, il veut les répandre sur eux ! ”

“ Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! ”

(1) I Reg. 16, 17.

“ Fais-moi connaître afin de me faire aimer. ”

De tous ces brûlants aveux tombés des lèvres du Maître, ne ressort-il pas clairement qu'étudier le Cœur de Jésus, c'est étudier l'amour, mais l'amour idéal et divin, à son foyer même. Nous refuserons-nous à cette étude ? Non, certes, d'autant que notre bonheur aussi bien que notre transformation en dépendent. L'amour suit la connaissance ; or, l'union est le premier effet de cet amour. “ Le propre de ce sentiment écrit St-Thomas, est d'unir ceux qui s'entraînent, de mêler idées, sentiments, projets au point de le forcer à penser tout haut et à se communiquer la clef qui ouvre les dernières retraites de l'intimité, de mettre enfin une âme qui se donne tout à fait, en possession d'une âme qui se livre sans retour. ” (1) Pourtant la charité produit bien d'autres effets dans une âme, elle la fait pénétrer jusque dans la substance de l'être aimé,—de Dieu par conséquent—pour y adhérer par une force aussi invincible qu'ardente, et former dès lors non plus une simple union, mais une quasi identité, comme une sorte de divinisation de la nature humaine *divinæ concordes natureæ*. (2)

Aussi bien, quiconque approchera son cœur du Cœur de Jésus, se verra-t-il, se sentira-t-il renouveler dans la mesure qu'il se laissera pénétrer de ses ardeurs ; lentement, la grâce descendant dans son âme, il perdra les faiblesses de l'humaine nature, cet égoïsme, ces ambitions, ces lâchetés quotidiennes, en un mot tout ce qui déprime un chrétien et tout ce qui nous tient, notre vie durant, esclaves et pécheurs.

Accourons donc à ce Cœur de Notre Maître, confiants malgré nos péchés, joyeux malgré nos incessantes inquiétudes. Un immense besoin de bonheur nous tourmente, il fait, au fond, le motif de tous nos égarements. Ce Cœur assurément nous sauvera puisqu'il nous livre la source toujours féconde de l'amour, notre indispensable aliment.

FR. HYACINTHE COUTURE,
des Fr. Prêch.

(1) 1a 2e qu. 28, et comm. ad Hebræos, ch. X, lect. III.

(2) II Pet. I, 4.

L'esprit religieux des Américains

Les Américains, on le sait, professent en toutes choses le libéralisme le plus large. La liberté, c'est chose sacrée, le droit inviolable de tout homme, créé libre par Dieu, et le sol des Etats-Unis, c'est la patrie naturelle de la liberté. De par ce principe, on avait ouvert toutes grandes les portes du pays à une émigration mal contrôlée. Il a fallu les dangereuses leçons du socialisme et de ses grèves, de la Mafia et autres désordres, pour ouvrir les yeux. Aujourd'hui le gouvernement commence à exclure l'étranger. De même les crises industrielles, qui menacent sa richesse, lui ont fait restreindre l'importation, par les mesures que l'on connaît.

Dans le domaine religieux son libéralisme est encore intact. Alors qu'il reste franchement et officiellement déiste, toute religion trouve chez lui droit de cité, à la seule condition de rester dans la vie privée. En vertu du *Fair Play*, elle peut se faire des adeptes, et s'étendre librement, sans toutefois descendre dans la rue, impiéter sur le domaine public. Cette religion officielle, on pourrait la comparer aux pagodes de la Chine. Ce sont, il paraît, de vraies hôtelleries. Le voyageur peut y dormir à tous les coins, sans être molesté ; même y faire sa cuisine au feu même de l'autel, au nez de l'impassible Bonddha. Mais ici le Dieu n'est plus qu'un symbole effacé, l'autel un foyer mourant. Chacun en attise les cendres ; il jette même parfois de fugitives lueurs. On ne saurait trop dire s'il va s'éteindre ou s'embraser.

Aux yeux du Yankee, la religion est chose excellente et infiniment respectable, dès lors qu'elle travaille à un but moral. La foi à un dogme, à un enseignement quelconque, c'est tout à fait secondaire. Peu lui importent vos croyances, s'il trouve en vous les vertus d'un bon citoyen, et, la première de toutes aujourd'hui... la tempérance. Rien ne le prouve mieux que de voir se développer toutes les sociétés plus ou moins secrètes : Odd Fellow, Chevaliers de Pythias, Templiers etc. Leurs secrets, peu discrètement voilés, servent simplement d'appâts. Que sont-elles au fond ? Des sociétés d'assurances mutuelles, se donnant pour mission principale de moraliser la société, de promouvoir la vertu. Ce sont, je dirais, des demi reli-

gions ; plus sérieuses que certaines églises, de plus en plus elles prennent leur place.

L'âme américaine, c'est le dernier mot de tout le protestantisme. Après avoir émietté ses croyances en une infinité de sectes, à force de protester contre presque toute vérité, le protestantisme est devenu *unsectarian*. Il n'admet plus qu'une chose sous la dénomination très large de christianisme : l'existence de Dieu ; il n'a pour idéal qu'un ensemble respectable, mais peu précis, de vertus naturelles. On ne peut vraiment pas se passer de la morale, mais on la sépare du dogme, sur lequel on ne saurait s'entendre.

Qu'un prédicateur célèbre le christianisme, son influence sur la société, sa vitalité morale, il fera salle comble, pourvu qu'il reste dans le domaine des généralités. Si, par malheur, il veut déterminer sa pensée, incarner sa doctrine dans une croyance, une dénomination quelconque : catholique, baptiste, méthodiste ou autre, il peut être sûr de perdre du coup les $\frac{3}{4}$ de son auditoire.

Aussi la prédication n'est plus qu'un cours de morale civique, ou plus souvent, de psychologie. Extrêmement tolérant du reste, l'auditoire désapprouverait sûrement toute charge contre le romanisme, le jésuitisme, etc.

Il y a certainement des exceptions : les A.P.A. et les fanatiques existent encore. Néanmoins, ce que nous venons de dire caractérise l'esprit religieux américain dans ses tendances générales. Quand il admire de loin le catholicisme, à son respect sincère, il ne met qu'une réserve : il lui reproche d'être exclusif et de traiter impoliment d'hérétiques les autres sectes.

Il est certes bien loin de l'esprit des ancêtres, les vieux puritains, âpres et fanatiques sectaires ; bien loin aussi de l'église nationale anglicane. S'il a quelque ressemblance avec la libre-pensée, il n'est ni railleur ni sceptique comme elle, et beaucoup plus tolérant.

On doit se demander maintenant quelle est son influence sur la nation, quel est l'avenir qu'il lui réserve. N'en déplaît à ceux qui ont préconisé ce système, tout esprit sérieux ne peut manquer de lui reconnaître une grande puissance de démoralisation. C'est la contradiction flagrante, mais absolument nécessaire, de ses aspirations.

UN ANGE

FRA ANGELICO.



....Les plus charmantes figures de fra Angelico sont celles des Anges. On les voit s'agenouiller en files silencieuses autour des trônes, ou se serrer en guirlandes dans l'azur. Les plus jeunes sont d'admirables enfants candides ; ils n'ont jamais eu soupçon du mal : ils ne pensent pas beaucoup : chaque tête de son cercle d'or sourit, est heureuse : elle sourira toujours, et c'est là toute sa vie. D'autres, aux ailes flamboyantes comme des oiseaux de paradis, jouent des instruments ou chantent et leur visage rayonne. L'un d'eux levant sa trompette pour la porter à ses lèvres, s'arrête comme surpris par une vision resplendissante. Celui-ci, une viole sur l'épaule, semble rêver au son délicieux de son propre instrument. Deux autres, les mains jointes, contemplent et adorent. L'un, très jeune, avec une ronde figure de jeune fille, se penche comme pour écouter avant de heurter ses cymbales. A l'harmonie des sons s'ajoute l'harmonie des couleurs. Les tons ne vont point s'accroissant, se dégradant, se fondant, comme dans les peintures ordinaires. Chaque vêtement est d'une seule teinte, un rouge auprès d'un bleu, un vert vif auprès d'un violet pâle, une broderie d'or sur une amarante foncée, comme les sons simples et soutenus d'une mélodie angélique.

H. T.

UN NOUVEAU BIENHEUREUX

LE SOUVERAIN PONTIFE INNOCENT V
APPELÉ DANS L'ORDRE FRÈRE PIERRE DE TARENTEISE,
PREMIER PAPE DOMINICAIN

Le 14 mars dernier, le Souverain Pontife décernait les honneurs de la béatification au frère Pierre de Tarentaise, le premier qui, parmi les enfants de St-Dominique, devait quitter l'humble cellule de moine mendiant, pour s'asseoir sur la chaire apostolique de St-Pierre.

La Providence, voulant donner un grand Pontife à l'Église, déposa, en l'âme de celui qui devait être le Bienheureux Innocent V, les plus riches semences de perfections naturelles et surnaturelles, et le plaça dans les milieux les plus aptes à favoriser leur croissance rapide et leur complet épanouissement.

Tout jeune enfant, Pierre de Tarentaise *est élevé dans les délices de la sainte pauvreté*, dans l'ordre nouveau des Frères Prêcheurs. Il est un de ces *petits* que le Bienheureux Jourdain revêtit du blanc scapulaire de la Vierge, et qui, selon la prédiction du très doux Père, "devaient s'acquitter glorieusement de l'office de la prédication." Si merveilleuse est sa beauté, que pour le soustraire aux regards indiscrets, on l'empêche, pendant son adolescence, de franchir l'enceinte du couvent. C'est dans l'atmosphère, fervente et recueillie, du cloître, qu'à l'exemple de Celui dont il devait être le Vicaire, il croit en âge, en science, et en sagesse devant les hommes et devant Dieu.

Elles furent glorieuses et fécondes ces années de jeunesse, consacrées à la pratique des vertus religieuses et à l'acquisition de la science sacrée, car bientôt le jeune prêcheur fut un des docteurs les plus brillants de l'Université de Paris. Il enseigna à côté de son frère, Thomas d'Aquin, et son mérite ne parut pas obscurci par celui de l'Angélique Docteur. Telle est sa compétence en matière d'enseignement, que, lorsqu'il s'agit de donner à l'Ordre des frères-prêcheurs,—encore trop jeune pour avoir sa méthode spéciale d'études et sa tradition éprouvée—des réglemens d'une sagesse supérieure aux atteintes du temps, et à la mobilité capricieuse des hommes, les Vénérables

Pères du Chapitre général confient ce soin à un comité, composé de cinq religieux, parmi lesquels se trouvent Albert le Grand, Thomas d'Aquin et Pierre de Tarentaise.

Homme de doctrine, le Bienheureux Pierre est une de ces étoiles merveilleusement lumineuses, qui dans l'ordre des Frères-Prêcheurs brillèrent à cette époque tant par la sainteté de leur vie que par l'étendue de leur savoir.

Une grandeur d'âme qui l'élevait à la hauteur de toutes les dignités, une fermeté inébranlable enveloppée d'une charité très douce, un zèle pur, servi par une vigoureuse activité, une grande patience et une rare mesure, une prudence jamais prise au dépourvu, et qui puisait ses clartés et sa précision dans une science chaque jour plus riche et dans une piété héroïquement fervente, faisaient de notre Bienheureux, un homme, né pour traiter les plus grandes affaires, pour manier et gouverner les peuples.

A deux reprises, ses frères le mirent à leur tête en l'élisant provincial. En 1272, le Pape Grégoire X,—saint lui-même et s'entourant de saints—le nomma archevêque de Lyon, et un an plus tard, cardinal de la Ste Eglise.

En qualité de doyen du Sacré-Collège, le cardinal de Tarentaise prit une part active aux travaux du second concile de Lyon. Au témoignage de son historien, il fut le conseil et comme le bras droit du Pape. Tous les Pères du concile admirèrent également sa profonde érudition, son zèle pour l'honneur de la Sainte Eglise, son habileté pour la conduite des affaires les plus difficiles et les plus importantes.

C'est alors qu'un grand deuil frappa le concile et l'Eglise entière : la mort du Séraphique Docteur, St-Bonaventure. Personne ne ressentit plus vivement que le cardinal dominicain la douleur de cette perte. Les deux illustres amis n'appartenaient-ils pas aux deux ordres frères de St-François et de St-Dominique ? ne s'étaient-ils pas aimés depuis le jour où ils s'étaient rencontrés dans les chaires de l'Université de Paris ? n'avaient-ils pas été revêtus en même temps de la pourpre romaine ? ne s'étaient-ils pas consacrés ensemble aux mêmes labeurs pour la gloire de Jésus-Christ et de son Eglise ? Et maintenant leur amitié était brusquement rompue... C'en était trop

pour le cœur du frère Pierre ! Sa douleur avait besoin de s'épancher. Et comme il la traduisit dans l'oraison funèbre de l'illustre défunt ! Lorsque avec un accent inexprimable il s'écria : *Doleo super te, frater mi Jonatha !* Je pleure sur toi, ô mon frère Jonathas ! l'auguste assemblée, digne de comprendre cette noble amitié et de partager cette grande douleur, fondit en larmes.

Avant de quitter Lyon, le Pape donna un nouveau témoignage de sa confiance au cardinal Pierre, en l'élevant à la charge de Grand-Pénitencier de l'Eglise Romaine. Plus que jamais dès lors notre Bienheureux devint le Conseiller intime du Souverain Pontife, qu'il n'abandonna qu'après lui avoir fermé les yeux.

Il est prêt maintenant à ceindre la tiare pontificale ; il a l'âme assez forte pour porter la sollicitude de toutes les Eglises.

En effet, si éclatant est son mérite, qu'au conclave d'Arezzo, dès le premier tour de scrutin, le 21 janvier 1276, le cardinal de Tarentaise obtient tous les suffrages, excepté le sien. La volonté de Dieu était manifeste. Il prit le nom d'Innocent V et la devise : *Oculi mei semper ad Dominum.* — “ Mes regards sont sans cesse tournés vers le Seigneur ! ” Du ciel, il espère la lumière et l'énergie qui lui sont nécessaires. Il saura bien les faire descendre à force de prières et de supplications.

Il n'attend pas son couronnement pour manifester le zèle qui le consume pour les intérêts de Dieu et de son Eglise. Avec une étonnante activité il pacifie les cités rivales de Lucques et de Pise ; il confirme les droits de Charles d'Anjou à la couronne de Naples ; défend à l'empereur Rodolphe de descendre en Italie, parce que sa présence réveillerait les vieilles querelles entre les Guelfes et les Gibelins ; travaille à protéger la chrétienté et la catholique Espagne contre de nouveaux envahissements des Sarrazins d'Afrique ; envoie en Orient quatre Nonces chargés de veiller à l'exécution des décrets du concile de Lyon, pour assurer le retour des Grecs à l'unité de la foi.

Ce Pape, jeune, actif, sage, éclairé et pieux, devait, ce semble, fournir un long et brillant pontificat.

Hélas ! cinq mois après son couronnement, le 22 juin

1276, le Saint Pontife, n'étant âgé que de cinquante ans, avait quitté la terre. " Cette brillante fleur se dessécha à peine éclosée," dit un vieux biographe.

Maintenant que nos cœurs peuvent lui rendre un public hommage de vénération et de confiance, prions-le de veiller sur cet Ordre qu'il a tant aimé, et sur cette Eglise qui lui a été si chère. Puisse-t-il obtenir cette union de tous les cœurs dans l'unité de la foi. Le groupement de tous les fidèles, en un seul troupeau, sous un seul pasteur, a été la grande sollicitude de sa vie, et est devenu le vœu le plus ardent de son digne successeur. Dieu veuille que les fêtes de la Béatification du Bienheureux Innocent V ne soient pas célébrées dans l'Eglise, sans apporter au saint Vieillard du Vatican, la consolation de presser sur son cœur, des fils égarés ou rebelles, qui viennent éclairés et soumis, se placer pour jamais sous l'auguste et infail-
lible direction du Vicaire de Jésus-Christ.

FR. R. M.

des Fr. Prêch.

Le Sanctuaire de N. D. du Rosaire, Cap de la Madeleine, sera desservi, pendant la saison des pèlerinages, par les Pères Dominicains.

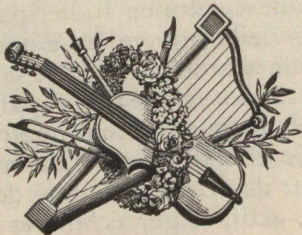
* * *

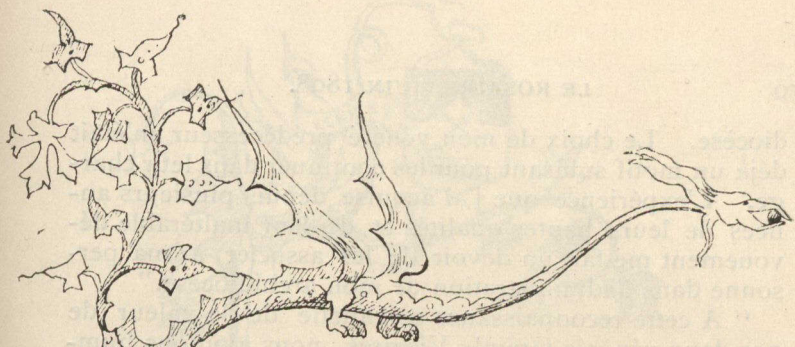
Remerciments à N.-D. du Rosaire pour m'avoir rendu la santé. Reconnaissance pour autres faveurs spéciales.

H. T. (St. H.)

* * *

Une Tertiaire dominicaine remercie St-Vincent Ferrer pour une guérison parfaite, obtenue par son intercession, avec promesse de faire publier cette faveur, dans la revue LE ROSAIRE.





CHRONIQUE

Les deux Vicaires Généraux de l'Archidiocèse de Québec. — Nous reproduisons de la *Semaine Religieuse*, de Québec, no du 7 mai :

“ Nos lecteurs savent déjà que les Vicaires Généraux de feu Son Eminence le Cardinal Taschereau, Monseigneur C. A. Marois et Monseigneur T. E. Hamel, ont été de nouveau publiquement nommés à la même dignité et aux mêmes fonctions par notre vénéré Archevêque, Monseigneur Bégin.

“ Nous sommes certain d'être l'écho de nos lecteurs du clergé et des fidèles de l'archidiocèse en offrant à ces vénérés et distingués personnages l'hommage de nos sincères et respectueuses félicitations.

“ L'expérience et les mérites acquis dans des sphères d'action différentes mais convergeant à la même fin, le bien de l'Eglise, désignaient au choix du nouveau titulaire du Siège de Québec ces deux prêtres qui durant de longues années avaient été les auxiliaires aussi intelligents que dévoués de leur Ordinaire. Aussi, personne n'a été surpris lorsque, au jour mémorable de son intronisation solennelle, notre Pasteur bien-aimé a confirmé dans leur office les deux Vicaires Généraux de son illustre prédécesseur.

“ Je renouvelle, dit en substance Sa Grandeur, la nomination faite par Son Eminence de Messieurs Marois et Hamel comme Grands Vicaires de mon archi-

“ diocèse. Le choix de mon vénéré prédécesseur m’était déjà un motif suffisant pour les continuer dans leur charge. L’expérience que j’ai acquise depuis plusieurs années de leurs hautes qualités et de leur inaltérable dévouement me fait un devoir de les associer à ma personne dans l’administration de mon archidiocèse.”

“ A cette reconnaissance solennelle de la valeur de nos deux vénérés Grands Vicaires, nous ajoutons humblement l’expression de nos vœux de bonheur et de longue vie au service du meilleur des maîtres.”

—Nous nous associons entièrement à ces vœux et présentons aux deux éminents Grands Vicaires, le respectueux et sincère hommage de nos félicitations.

* * *

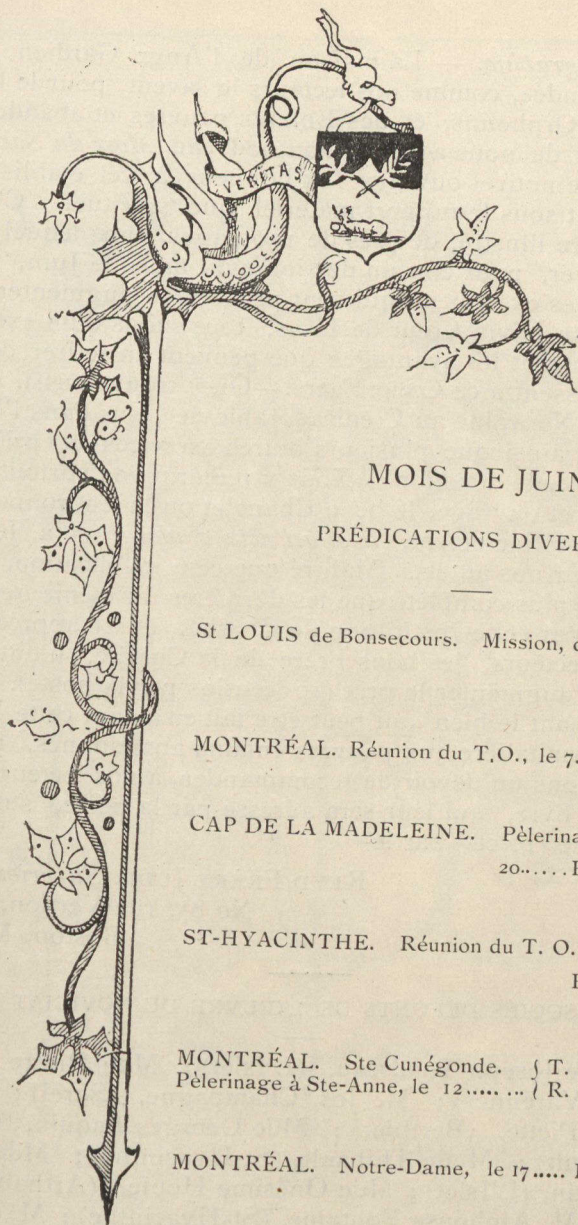
SAVONAROLE.—Florence se prépare à célébrer le IV^e Centenaire de l’illustre dominicain Savonarole en qui “l’Eglise peut se réjouir d’avoir, dit le Cardinal Capecelatro, non-seulement un grand défenseur de la foi, mais encore un vrai héros de charité et de zèle catholique.”

La figure du grand Frère-Prêcher si vénéré par saint Philippe de Néri, va s’embellir, sous l’éclat des fêtes qui se préparent, d’une lumière nouvelle.

C’est avec joie que nous verrons enfin vengée une mémoire si belle, si longtemps incomprise et si outrageusement méconnu.

“ Vengez, oui, vengez le grand homme de Ferrare, des injures anciennes et nouvelles (*écrit Monseigneur del Corona, évêque de San Miniano, au rédacteur du journal fondé pour cette circonstance à Florence, sous le titre de IV^e Centenaire de Savonarole,*) et rendez à sa réputation ainsi outragée son premier lustre et sa pleine splendeur. Criez, et que vos cris soient forts et étendus, et que personne n’ose plus regarder comme porte-étendard de la rébellion un homme qui avait jusque dans les fibres de son cœur et la moëlle de ses os la foi de l’éternité et l’innocence de l’amour, et qui inclina son puissant génie devant la vénérable majesté de Rome. Et quand bien même nous n’aurions pas des témoignages autorisés affirmant que la défense pontificale avait été retirée, j’oublierais tout devant le bûcher de J. Savonarole.”

* * *



MOIS DE JUIN

PRÉDICATIONS DIVERSES.

St LOUIS de Bonsecours. Mission, du 12 au 19
R. P. COUTURE

MONTRÉAL. Réunion du T.O., le 7. R. P. RONDOT

CAP DE LA MADELEINE. Pèlerinages, du 4 au
20..... R. P. BROUSSEAU

ST-HYACINTHE. Réunion du T. O., le 16
R. P. ROULEAU

MONTRÉAL. Ste Cunégonde. } T. R. P. BÉCHET
Pèlerinage à Ste-Anne, le 12..... } R. P. BEAUDET

MONTRÉAL. Notre-Dame, le 17..... R. P. RONDOT

Bibliographie. — La maison de l'Ange Gardien de Boston, fondée, comme nos lecteurs le savent, pour le bénéfice des Orphelins, et des Enfants pauvres et abandonnés, vient de nous adresser son nouveau *Mois du Sacré-Cœur*. Ce nouvel ouvrage fait honneur à cet établissement, tant sous le rapport matériel que spirituel. C'est un joli livre illustré, de près de 150 pages, dans lequel on peut trouver, pour chacun des jours du mois de Juin, les magnifiques exercices, qui sont propres à augmenter la dévotion au Divin Cœur de Jésus, tous suivis d'un exemple démontrant les avantages que peuvent en retirer ceux qui s'adressent à ce Cœur Sacré.—On y trouve aussi, une très belle Neuvaine au Cœur adorable de Jésus dans l'Eucharistie, ainsi que plusieurs autres exercices et prières propres à cette dévotion. Nous y remarquons surtout, à la fin de cet ouvrage, le beau Chapelet ou la Couronne du Très Saint Sacrement, *le si bel acte d'adoration* à Jésus Hostie, sur nos autels. Malgré que cette publication, soit beaucoup plus complète que les dernières du même genre, publiées par cette Institution de Charité, et si appréciées par nos lecteurs, les bons Frère de la Charité, n'ont pas voulu en augmenter le prix (10 centins par la poste).

Sachant le bien qui peut être fait en aidant cette Maison si hospitalière aux pauvres enfants abandonnés, nous nous faisons un devoir de recommander à nos lecteurs ce nouveau livre, qui leur sera adressé par la poste, sur réception de (10 cts) par le

REVD FRÈRE JUDE, *Supérieur*,
No 85, rue Vernon,
Boston, Mass.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVIAT

Mde Joseph Tondreau, (L'Islet); Mde Pierre Parisseau, (Varenes); M. Jos. Champagne, (Sorel); Mde Olivier Piette, (Berthier); Mde Georges Paquin, (Deschambault); Melle Thibault, (St-Hyacinthe); Mde Clovis Fortin, (L'Islet); Mde Onésime Houle, (Arthabaskaville); M. Alphonse Fontaine, (St-Hyacinthe); M. Oscar Archambault, (Montréal); M. Louis Roy.

Nous recommandons spécialement l'âme du Révérend frère Ixile, décédé au couvent des Franciscains, de Montréal, le 11 mai.